

Conférence organisée par l'association *Chrétiens et Pic de Pétrone* et par la Chaire Jean Bastaire de l'Université Catholique de Lyon, le 8 novembre 2016.

Laudato si', une encyclique pour les agnostiques *par Alain Lipietz*

Chères amies, chers amis

C'est un grand honneur pour moi d'être invité par l'Université catholique de Lyon à commenter devant vous l'encyclique *Laudato si'* du Pape François.

Je me rends bien compte que je dois cet honneur à ma notoriété d'écologiste politique et d'altermondialiste, peut-être aussi à mon ancienne connaissance de l'église catholique sud-américaine, de sa liaison aux mouvements sociaux. J'ai commencé à travailler comme chercheur sur ce continent il y a plus de trente ans, et j'ai occupé au Parlement européen d'importantes fonctions dans sa direction, qui m'ont amené à fréquenter, pour la défense des droits humains, le milieu ecclésiastique dont est issu le Pape François.

Mais je dois préciser aussi « d'où je parle ». Je suis agnostique à tendance athée. C'est à dire que si, personnellement, je ne crois ni en Dieu ni en l'immortalité de l'âme, je ne peux prétendre assoir ces convictions sur une base rationnelle irréfutable, et surtout je me refuse à déduire une éthique et une politique de l'hypothèse de l'existence ou de l'inexistence de Dieu. Je rejette donc aussi bien le pari de Pascal (« *Pesons le gain et la perte, en prenant croix que Dieu est.* ») que la formule de Paul de Tarse « *Si les morts ne ressuscitent pas, mangeons et buvons car demain nous mourrons.* » (1 Cor 15)

Je pense que c'est la position de la grande majorité des écologistes, militants ou scientifiques. Nous sommes pour la plupart agnostiques et nous cherchons à fonder une morale, des principes politiques qui expriment notre intérêt bien compris, une fois pris en compte l'environnement comme condition de notre existence : ce que l'on pourrait appeler une éthique immanente. Mais dès lors que la raison nous amène à dénoncer un désordre, s'introduit une faille entre la nécessité théorique d'un changement et le devoir d'agir. Ce qui nous pousse au militantisme écologiste, comme au combat pour la justice, ce ne sont pas de simples règles de « prudence ». « *On a raison de se révolter contre ce qui nous opprime* » disait Mao Zedong ? Oui, mais on peut tout aussi bien s'en abstenir, « *car la mort est chose fréquente* ».

Cette faille ne peut être franchie que par un saut, au nom de « valeurs transcendantes », particulièrement requises quand la mort individuelle fixe une limite à « notre intérêt bien compris ». Ce qui est le cas pour l'écologie politique : ses principes incluent une solidarité intergénérationnelle ou entre les espèces vivantes, qu'écarterait toute prise en compte sérieuse de l'étroitesse de notre existence personnelle dans l'espace et dans le temps.

À côté d'une justification immanente « à la Habermas », fondée sur l'accord rationnel et l'agir communicationnel, qui peuvent effectivement nous amener très loin, nous avons toujours besoin d'une justification ou plutôt une impulsion transcendante, « à la Levinas »,

fondée sur quelque principe « sacré » comme l'amour de la Terre-Patrie, de l'Humanité, de la Beauté du Monde.

En somme, notre adversaire, c'est l'argument « *Après moi, le déluge.* » Or c'est le même adversaire qu'affronte le Pape François dans cette encyclique. Et il le fait avec une extrême compétence, une extrême maturité, et une flamme contrastant avec le faible soutien que le mouvement écologiste avait reçu, jusqu'à la fin du siècle dernier, d'une institution aussi prestigieuse que l'Église catholique romaine.

Je peux témoigner de la joie qui accueillit cette encyclique dans les milieux altermondialistes et écologistes. Pour parler un langage qui vous est familier : la joie du maître de la vigne accueillant l'ouvrier de la onzième heure, du berger retrouvant une brebis perdue. Il est vrai que les altermondialistes français sont habitués à travailler avec des militants majoritairement croyants, chrétiens, musulmans, ou bouddhistes du Tiers-monde, et ne partagent pas les préjugés antireligieux de la gauche française. Nous n'avons pas attendu cette encyclique pour rencontrer l'Église dans les mouvements de défense des droits de l'Homme au Pérou, au Brésil, en Colombie, dans les Forum sociaux mondiaux.

Il y a une raison bien matérielle mais un brin superficielle à cette joie : « Une autorité spirituelle de l'envergure du Pape dit la même chose que nous, jusque dans les détails ! » Quant à la similitude de nos discours, c'est assez normal : cette encyclique a visiblement été préparée avec des habitués catholiques, et sans doute majoritairement latino-américains, des Forum sociaux mondiaux et autres « contre-sommets ». J'y ai même reconnu la paraphrase d'une page d'un de mes livres...

Si ce n'était que cela, un renfort bienvenu, ce serait déjà beau. Mais ce ne serait pas si « intéressant ». Nous attendons d'une autorité spirituelle qu'elle dise « la même chose que nous », mais à partir aussi de sa spiritualité propre. Pensons à la Résistance, à Gabriel Péri et Louis Aragon :

*Celui qui croyait au ciel
Celui qui n'y croyait pas
Tous les deux adoraient la Belle
Prisonnière des soldats*

Le bonheur des résistants de la première heure, athées, juifs ou protestants, observant la ralliement de quelques autorités catholiques à partir de la Rafle du Vel d'Hiv, allait bien au delà d'un simple renfort quantitatif. Ce n'était pas la même chose que le ralliement du PCF à la suite de la rupture du Pacte germano-soviétique. Même si la voix de la Cimade protestante faisait déjà partie du chœur, les incroyants attendaient aussi du ralliement de la principale mouvance chrétienne un renfort spirituel : une nouvelle façon d'adorer la Belle, de clamer l'Espérance.

Mon choc personnel, à la lecture des premières pages de l'encyclique, fut la phrase : « *Le Créateur ne nous abandonne pas, jamais il ne fait marche arrière dans son projet d'amour, il ne se repent pas de nous avoir créés. L'humanité possède encore la capacité de collaborer pour construire notre maison commune. Je souhaite saluer, encourager et remercier tous ceux qui, dans les secteurs les plus variés de l'activité humaine, travaillent pour assurer la sauvegarde de la maison que nous partageons.* » (§ 13)

Outre ce témoignage de reconnaissance de l'antériorité de notre « travail », ces phrases résonnent avec nos angoisses de militants, après ces décennies d'échecs à enrayer la dévastation de notre planète. « *Il est minuit dans le siècle* », comme disait un vieux militant marxiste encore plus triste que nous, Victor Serge. Nous n'avons rien à opposer à ces échecs qu'un « Principe-Espérance » à la Ernst Bloch, que semble ici conforter le Pape. Et il faut reconnaître que là, le Pape François, pieux mensonge, sollicite quelque peu la Bible, qui traduit très souvent la « déception de Dieu » à l'égard de l'Homme, métaphore de notre déception à l'égard de nous même.

Dieu commence par chasser l'Homme de son paradis pour le punir d'avoir goûté « *le fruit de la connaissance du bien et du mal.* » Puis « *il vit que la méchanceté des hommes était grande sur la terre, et il se repentit d'avoir fait l'homme sur la terre, et il dit : J'exterminerai de dessus la terre l'homme que j'ai créé.* » (Gn 6, 4-6) Il tente alors de noyer les hommes sous le Déluge. Puis il jette entre eux la division des langues afin qu'ils ne puissent plus coopérer et construire une tour vers les cieux (Gn 11). Et, s'il envoie son Fils unique pour les sauver, celui-ci doit bien constater que « *nous avons joué de la flûte et vous n'avez pas voulu danser.* » (Mt 11, 17). Bref « *Il était dans le monde, et le monde par lui a été fait, et le monde ne l'a pas connu. Il vint chez lui, et les siens ne l'ont pas reçu.* » (Jn 1, 10-11)

Et certes il y eut toujours quelques justes pour être sauvés. Mais n'en sauver que quelques uns n'intéresse pas l'écologie politique.

Oui, la Création peut échouer. Oui, nous pouvons anéantir la vie, la planète et nous mêmes. Mais le pire n'est pas sûr. Le Pape François veut comme nous sauver toute la planète, et nous assure qu'il n'y a aucune raison d'en douter. Il présente une version optimiste, non-standard du christianisme, celle de St François d'Assise, en prenant pas mal de libertés, me semble-t-il, avec la Tradition.¹

Dans cette lettre, un Pape nous parle, non pas au dessus de nous (et contre nous, les athées ou agnostiques), comme dans les encycliques papales habituelles, mais à nos cotés, et d'où il est, pour appeler à une « conversion écologiste » commune, tout en reconnaissant l'antériorité du mouvement écologiste (et de l'église orthodoxe) dans cette conversion. Tel est exactement le « pacte de lecture » que le Pape François nous propose en introduction : il s'adresse non aux croyants, mais à tous ses frères humains pour sauver nos frères et sœurs, la Nature et tous les êtres vivants.

Il a rédigé une « encyclique pour les agnostiques », et c'est ce qui fait son succès. Il le précise à nouveau dans le chapitre 2, où il s'excuse presque de devoir faire quand même, un peu, le catéchisme. Il reprend ce ton pastoral dans le dernier chapitre, le 6ème, ce qui est bien légitime : après tout, pour être un homme, il n'en est pas moins Pape...

Si j'excepte ces deux chapitres (et quelques scories sur lesquelles je serai plus critique), on a, avec les chapitres 1, 3, 4 et 5, quasiment une excellente résolution finale d'un Forum social

¹ Les théologiens m'objecteront sans doute que je connais mal la Tradition. Je n'ai que l'expérience d'un Français moyen qui est allé au catéchisme jusqu'un peu au delà de Vatican II, mais je crois pouvoir dire que par « tradition » je résume non seulement le consensus moyen chez les catholiques de base jusqu'aux années 60 (après, je n'ai pas suivi) mais surtout la masse immense de la littérature, y compris poétique ou romanesque, d'inspiration catholique dans la culture occidentale.

mondial, d'un congrès des Verts, ou d'un bilan annuel du Programme des Nations Unies pour l'Environnement. Je dirais même : un des meilleurs « kérygmes » (proclamations de foi) écologistes que j'aie jamais lu. Mais très marqué par le caractère « latino » de son et de ses rédacteurs.

Plus passionnants pour moi sont les chapitres 2 et 6, et certains paragraphes isolés où il tente de contribuer à l'écologie en chrétien. Mis à part une demi-page choquante, cela vaut le coup, même pour un agnostique, de se pencher sur ce qu'il dit, car il aborde la même interrogation que nous : les fondements transcendants d'un engagement écologiste.

Voici donc le plan de mon exposé :

- I. Un parfait écologisme « latino »
- II. La spécificité d'un discours chrétien
- III. Limites de « l'aggiornamento »
- IV. Vers une spiritualité agnostique.

I. Un parfait écologisme « latino »

L'encyclique commence par un état des lieux : les pollutions (dont l'effet de serre), la question de l'eau, la perte de la biodiversité, la détériorations de la qualité de vie humaine, les inégalités internationales...

Ce qui frappe, c'est la quasi perfection de l'exposé. Dans le constat du chapitre 1, aucun champ n'est oublié, aucun argument sceptique n'est négligé, ni aucun effets pervers. Tout juste peut-on regretter, sur l'ensemble de l'encyclique, une trop grande discrétion sur les multiples risques du nucléaire civil et militaire (mais il y a là sans doute un reflet de l'éloignement « latino » de ces problématique, plus qu'une défense implicite du nucléaire, qui sera bien sûr critiqué en passant parmi les dangereuses promesses de la technoscience, au chapitre 3.)

Prenons par exemple le sous-chapitre sur la biodiversité (la petite sœur pauvre de la crise climatique, quant à l'intérêt que lui porte les médias et la diplomatie internationale). On commence par faire appel à l'intérêt bien compris, puis on introduit la valeur d'existence, qui ne se justifie que pas un respect « transcendant ». Mais attention ! on précise que cela ne vaut pas que pour les animaux les plus majestueux, mais pour les plus humbles rameaux des écosystèmes ; on décortique les mécanismes économiques et écologiques de l'érosion de la biodiversité ; on dénonce au passage les discours hypocrites des « BINGOs » (les grandes ONG internationales, qui, sous couvert de protection de l'Amazonie s'approprient le contrôle d'immenses territoires) ; on leur oppose la souveraineté nationale mais on rappelle aux États le devoir qui est le leur de protéger cette biodiversité (« devoir de custodie » dans le jargon onusien)²...

² Voir Maria-Fernanda ESPINOSA et A. LIPIETZ, " Les "BINGOs", agents involontaires d'une écologie de droite internationale ? ", *Mouvements*, Septembre-Octobre 2005, N°41, Paris.

Car le Pape s'engage, et de façon précise, dans les débats contemporains d'éthique environnementale, de droit public, de droit privé et de droit international. Il tranche par exemple de façon très claire pour le « droit à l'eau » et contre l'appropriation privée de l'eau.

On retrouvera au chapitre 4 la même hauteur de vue dans la définition d'une écologie intégrale, une des plus claires que j'aie jamais lu. À commencer par le titre du premier sous-chapitre : « *L'écologie environnementale, économique et sociale* », là où de nombreux politiciens en sont encore à articuler « l'économique, le social et l'écologie ». Un second sous-chapitre traite intelligemment de l'écologie culturelle, et trois sous-chapitres s'élèvent par degrés, de l'écologie de la vie quotidienne au principe du Bien commun et à la justice entre les générations. Le cinquième chapitre conclut par un panorama de la négociation écologiste à tous les niveaux, sans masquer les difficultés ni les responsabilités dans les échecs.

Je le répète : le texte de ces chapitres « mondains » est remarquable. On pourrait, moyennant quelques coupes très limitées, les reprendre tels quels et les distribuer dans les cercles de formation des partis verts laïques. Et quand on y pense, c'est assez stupéfiant.

Ce qui caractérise en effet ces chapitres, qui ne furent pas les controverses et les incertitudes, c'est la priorité donnée, pour trancher sur les faits et sur les choix, à la science et à la démocratie et non à l'autorité cléricale. Une vraie autocritique implicite de l'Église ! En réalité l'encyclique cherche à s'affranchir, bien plus que de l'autoritarisme clérical (je reviendrai sur quelques rares exceptions), mais de la tentation-même d'un raccourci religieux, par lequel le devoir écologique serait « déduit » de l'Évangile, ou du présupposé de la création divine. Non : cette encyclique pour les agnostiques cherche à fonder l'écologie sur la « dignité » et les droits humains qui en découlent, mais élargis à toute la nature.

Cependant, de façon assez émouvante, cette écologie d'un Pape argentin et premier Pape du tiers-monde est marquée de façon précise par son expérience et sa culture latino-américaines (il fut président du Conseil épiscopal latino-américain, le Celam), avec quelques rares références aux Philippines. C'est-à-dire les deux pôles catholiques parmi les pays « intermédiaires ».

Significativement, son état des lieux commence par la pollution de l'air ambiant et les ordures : tableau d'une société urbaine en pleine expansion sauvage, cernée de bidonvilles. Ce n'est pas une écologie de la rareté des ressources (comme l'écologie du Sahel), ni de l'épuisement des ressources (l'une des origines de l'écologie politique nord-occidentale, celle du rapport Meadows, qui subsiste dans l'angoisse du *oil-peak*), mais une écologie de l'invasion des déchets, gaz à effet de serre compris. Même du côté ressources, c'est plutôt la critique des pollutions par les activités minières qui domine, plutôt que leur raréfaction.

Surtout : la préoccupation pour les pauvres est au centre de cet écologisme. Certes, la définition de la soutenabilité dans le rapport Brundtland de 1987, *Our Common Future*, précise : satisfaire les besoins d'une génération, sans compromettre la capacité des générations futures à satisfaire les leurs... *à commencer par ceux des plus démunis*.³ Mais ce

³ Très précisément : « *Le développement durable est un mode de développement qui répond aux besoins des générations présentes sans compromettre la capacité des générations futures de répondre aux leurs. Deux concepts sont inhérents à cette notion : le concept de « besoins », et plus particulièrement des besoins essentiels des plus démunis, à qui il convient d'accorder la plus grande priorité [the essential needs of the world's poor, to which overriding priority should be given] et*

qui est nuance chez Brundtland est central chez François, et pas seulement parce qu'il est chrétien, mais plus précisément parce qu'il s'inscrit dans la tradition des évêques sud-américains, de leur pastorale de la Paix et de leur pastorale de la Terre, celle de Dom Elder Camara, Arns et Lorscheider, celle aussi de feu le Supérieur général des jésuites, Pedro Arrupe. Le Mal ? C'est le profit, l'exploitation, le marché, l'impérialisme, l'individualisme, et la rationalité instrumentale. Une écologie de gauche, qui masque une démocratie chrétienne de gauche écologisée - mais très « pointue » !

« Latino » est aussi le souci des peuples indigènes (ici traduit par « aborigènes » alors que l'ONU et la Convention 169 l'OIT disent « indigènes ».)

« Latino » est cette incapacité très « bolivarienne » à résoudre la contradiction entre la « souveraineté nationale » et la « maison humaine commune », avec comme résultat cette impression de « labourer la mer » du fait des égoïsme nationaux. Pathétique est sur ce point le développement des § 173 à 175, oscillant entre une défense de l'indépendance nationale, supposée garante de l'intérêt des peuples de la nation, et l'appel à un gouvernement mondial, y compris au nom de l'incapacité d'États nationaux trop corrompus.

Extrême-occidental est enfin ce rapport lacunaire à l'Orient, réduit à la poésie mystique musulmane (le soufisme), en l'absence de toute référence au bouddhisme, alors que les grands rivaux du catholicisme, sur le marché de la spiritualité écologiste, sont Gandhi et le Dalaï-Lama, qui ont une sacrée longueur d'avance. C'est à ce « retard catholique » que s'attèlent précisément les chapitres 2 et 6.

II. La spécificité d'un discours chrétien

L'introduction du chapitre 2 se veut modeste et pragmatique. « *Pourquoi inclure dans ce texte, adressé à toutes les personnes de bonne volonté, un chapitre qui fait référence à des convictions de foi ? Je n'ignore pas que, dans les domaines de la politique et de la pensée, certains rejettent avec force l'idée d'un Créateur, ou bien la considèrent comme sans importance, au point de reléguer dans le domaine de l'irrationnel la richesse que les religions peuvent offrir pour une écologie intégrale et pour un développement plénier de l'humanité.* » (§62)

La réponse est tout aussi modeste : il est bon pour vous, écologistes laïcs, que les chrétiens vous rejoignent, et ma responsabilité de Pape est justement de mobiliser les chrétiens. Modestie digne d'éloge, mais, je l'ai dit, un peu insuffisante. Nous, écologistes agnostiques, sommes prêts à en écouter davantage.

C'est en réalité à la fin du chapitre 5, avant la péroraison spirituelle du chapitre 6, que le Pape s'enhardit à justifier une « voix religieuse ». Le § 199 prend à revers l'athéisme méthodologique de la science depuis Newton, qui écarte l'hypothèse de l'existence de Dieu (« *Hypotheses non fingo* »). La contrepartie de ce sain principe est qu'il fixe aussi des limites

l'idée des limitations que l'état de nos techniques et de notre organisation sociale impose sur la capacité de l'environnement à répondre aux besoins actuels et à venir. » (Gro BRUNDTLAND, « Notre avenir à tous », Introduction du chapitre 2, http://www.diplomatie.gouv.fr/fr/sites/odysee-developpement-durable/files/5/rapport_brundtland.pdf, consulté le 7/11/2016)

à la science : elle n'a rien à dire sur l'esthétique, l'éthique, sur le sens, les valeurs, la transcendance. L'aspiration à la solidarité, la générosité, la responsabilité, la dignité humaine, sont des valeurs spirituelles, transcendantes. Or historiquement et encore aujourd'hui cette aspiration à la transcendance s'exprime très souvent sous forme de religions (avec un s), c'est un fait. Et donc le dialogue sur le « que faire » inclut les religions : *« Les textes religieux classiques peuvent offrir une signification pour toutes les époques, et ont une force de motivation qui ouvre toujours de nouveaux horizons. Est-il raisonnable et intelligent de les reléguer dans l'obscurité, seulement du fait qu'ils proviennent d'un contexte de croyance religieuse ? En réalité, il est naïf de penser que les principes éthiques puissent se présenter de manière purement abstraite, détachés de tout contexte, et le fait qu'ils apparaissent dans un langage religieux ne les prive pas de toute valeur dans le débat public. Les principes éthiques que la raison est capable de percevoir peuvent réapparaître toujours de manière différente et être exprimés dans des langages divers, y compris religieux. »*

On ne saurait être plus modeste dans une encyclique papale ! Et je dois reconnaître mon profond accord. Les sciences écologiques ne fournissent pas un « sens », un système de valeurs pour notre action. On doit décoller du plan d'immanence, même si l'on peut cheminer très loin sur ce plan. Dans mes livres, par exemple⁴, je commence par fonder l'écologie politique comme pensée critique du rapport Individu/ Société/ Territoire, et j'en « déduis » le système de valeurs : Autonomie/ Solidarité/ Responsabilité. Je suis bien conscient du coup de force : il faut passer par un saut dans la transcendance, du genre : « Notre dignité, c'est de défendre ou rétablir l'harmonie de ce triangle Individu/Société/Territoire »...

Ce saut, qui donne sens à notre action, l'Humanité l'a tenté bien des fois au cours des millénaires et l'a exprimé alors dans un langage religieux. « Penser ce saut », entre le constat et le devoir, nous n'en aurons jamais fini, d'où l'attrait des religions ou des philosophies au XXI^e siècle.

Or le christianisme, et déjà le judaïsme, et tout particulièrement le christianisme latin (qui proclame l'égalité du Fils et du Père), sont généralement crédités par les historiens, parfois positivement, parfois négativement, d'avoir libéré l'individualisme qui sera celui des bourgeois conquérants, par opposition au fixisme holiste de l'Orient⁵. Comment donc le Pape François va-t-il sauver cet esprit de liberté créative et d'autonomie individuelle, tout le réinsérant dans le respect des écosystèmes, et ce, en s'appuyant sur la Bible ?

Le résultat est assez impressionnant, mais nécessite de sérieux remaniements par rapport à la tradition catholique dominante.

D'abord, François « abroge » (au sens où les savants islamistes abrogent un verset du Coran par un autre plus récent) le premier récit de la création de l'Homme (en Genèse 1) et son célèbre commandement productiviste, résumé de la révolution néolithique : *Dieu créa l'homme à son image, il les créa mâle et femelle. Et Dieu les bénit, et leur dit: " Soyez féconds, multipliez, remplissez la terre et soumettez-la, et dominez sur les poissons de la mer,*

⁴ Voir : Alain LIPIETZ, *Qu'est-ce que l'écologie politique ? La Grande Transformation du XXI^e siècle*, La Découverte, Paris, 1999, rééd. augmentée aux éditions Les Petits Matins, Paris, 2012.

⁵ Positivement : Louis DUMONT, *Essais sur l'individualisme Une perspective anthropologique sur l'idéologie moderne*, Paris, Seuil, 1991. Négativement : Lynn WHITE, « The Historical Roots of Our Ecologic Crisis », in *Machina ex Deo : Essays in the Dynamism of Western Culture*, Cambridge Mass., MIT Press, 1968.

sur les oiseaux du ciel et sur tout animal qui se meut sur la terre. Voici que je vous donne toute herbe portant semence à la surface de toute la terre, et tout arbre qui porte un fruit d'arbre ayant semence. » (Gn 1, 28). Il lui substitue le second récit de la Création (beaucoup moins favorable à la Femme, soit dit en passant) et sa petite phrase : *Yahweh (Dieu) prit l'homme et le plaça dans le jardin d'Eden pour le cultiver et pour le garder.* (Gn 2,15).

Et ces deux mots, *cultiver* et *garder*, deviennent ainsi la première mention de l'agriculture écologiste et le leitmotiv de l'encyclique ! Peu importe au Pape François si le pacte d'alliance avec la « seconde humanité », celui que Yahvé passera avec Noé quelques chapitres plus loin, revient au productivisme de Genèse 1 : *Soyez féconds, multipliez et remplissez la terre. Vous serez craints et redoutés de toute bête de la terre, du ciel, et de la mer : elles sont livrées entre vos mains.* (Gn 9, 1-2) Peu lui importe que Yahvé donne à Abraham la terre de Canaan à peu près dans les mêmes termes (Gn, 15)...

Le Pape François est sur ce point lucide. Il sait bien que toutes ses références à des écrits catholiques officiels pro-écologistes sont postérieures de vingt ans au moins à l'émergence de l'écologie comme thème onusien (à la conférence de Stockholm, 1972). Il mesure bien que, par ces formulations productivistes, le judéo-christianisme et la civilisation qu'il a contribué à engendrer portent une lourde responsabilité dans la crise écologique présente : *« S'il est vrai que, parfois, nous les chrétiens avons mal interprété les Écritures, nous devons rejeter aujourd'hui avec force que, du fait d'avoir été créés à l'image de Dieu et de la mission de dominer la terre, découle pour nous une domination absolue sur les autres créatures. Il est important de lire les textes bibliques dans leur contexte, avec une herméneutique adéquate, et de se souvenir qu'ils nous invitent à "cultiver et garder" le jardin du monde (cf. Gn 2, 15). Alors que "cultiver" signifie labourer, défricher ou travailler, "garder" signifie protéger, sauvegarder, préserver, soigner, surveiller. Cela implique une relation de réciprocité responsable entre l'être humain et la nature. »* (§67)

Évitant de rappeler explicitement l'incompréhensible péché originel d'avoir « goûté du fruit de l'Arbre de la connaissance du bien et du mal » (ce qui serait contradictoire avec le cœur de son encyclique, qui nous appelle au contraire à un discernement plus profond du bien et du mal), François, s'appuyant sur l'interprétation par saint Bonaventure de la vie de Saint François, procède à un second coup de force. Le péché consisterait à oublier la relation triangulaire entre Dieu, la Nature et l'Homme, à oublier que nous sommes des créatures limitées, que la nature nous précède et nous a été donnée pour « la cultiver et la garder ».

Ce qui signifie entre autres (et là, le Pape François cite significativement les évêques allemands, expressions d'un pays à l'avant-garde de l'écologie politique) que la Nature n'est pas seulement une ressource mais a sa valeur d'existence propre, et qu'il faut respecter dans les autres créatures « *la priorité de l'être sur le fait d'être utile* » (§69).

De façon déjà plus commune aux écologistes⁶, il interprète la question de Dieu à Caïn : « *Qu'as tu fait de ton frère Abel ?* » comme la naissance du principe de Responsabilité. Et le sauvetage de Noé n'est plus la faveur individuelle accordée à un Juste, mais signifie la possibilité toujours laissée à l'Humanité de se régénérer.

⁶ Voir par exemple Alain LIPIETZ « Approfondir les valeurs de l'écologie politique », <http://lipietz.net/spip.php?article2547> (consulté le 7/11/2016).

Car aux Hommes a été accordée, par une autolimitation du Créateur, la responsabilité de participer à la création. La splendeur du monde n'est pas un acte arbitraire du Créateur, mais un acte d'amour auquel l'homme est appelé à coopérer, selon un impressionnant développement qui occupe toute la fin du chapitre 2, et qui, faut-il le répéter, implique un sérieux réexamen de la définition biblique du « péché originel » : « *La liberté humaine peut offrir son apport intelligent à une évolution positive⁷, mais elle peut aussi être à l'origine de nouveaux maux, de nouvelles causes de souffrance et de vrais reculs. Cela donne lieu à la passionnante et dramatique histoire humaine, capable de se convertir en un déploiement de libération, de croissance, de salut et d'amour, ou en un chemin de décadence et de destruction mutuelle. Voilà pourquoi l'action de l'Église ne tente pas seulement de rappeler le devoir de prendre soin de la nature, mais en même temps elle doit aussi surtout protéger l'homme de sa propre destruction.* » (§ 79)

Cette idée d'autolimitation du Créateur en faveur de la liberté humaine n'est pas vraiment nouvelle. Elle sert en général, face au scandale du Mal, à « excuser Dieu », par exemple — mais c'est l'aboutissement paroxystique d'une tradition multiséculaire — chez ce spécialiste de la Gnose qu'est Hans Jonas, cherchant à sauver, après Auschwitz, un Dieu qui a laissé faire : « *Au commencement, par un choix insondable, le fond divin de l'Être décida de se livrer au hasard, au risque, à la diversité infinie du devenir.* »⁸ La merveille est qu'ici la liberté de l'Homme apparaît comme liberté de co-crée la Création, et d'éviter la crise écologique que son péché (la rupture du triangle Dieu/Humanité/Nature) pourrait provoquer, jusqu'au naufrage irrémédiable. Mais cette co-création ne doit pas nous faire retomber dans une vision encore plus utilitariste et productiviste de la nature co-créée.

À partir de là, François peut reprendre sous un angle spirituel toute sa lecture de la crise écologique décrite dans le premier chapitre. Il peut reprendre sa critique sévère de ceux qui font de l'écologie sans mettre les pauvres au cœur de leur souci, et amorcer la définition de son « écologie intégrale ».

Ce sentiment « dramatique » (mais optimiste) de la responsabilité humaine est adouci par la Nouvelle alliance : l'incarnation du Fils de Dieu et la Rédemption apportée, par sa croix, à l'Humanité. Je ne trouve pas d'autre mot que « adouci » car, dans « l'économie du salut » de cette encyclique, on est surpris de la faible importance de la Croix et de la Rédemption. Jésus apparaît comme un « regard », son incarnation un émerveillement devant la beauté de la Nature, son travail de charpentier un appel à la co-création humaine, sa résurrection comme une sanctification de notre travail et une consécration de la splendeur des fleurs. En somme, Jésus est venu annoncer la venue de Saint François d'Assise...

Curieusement d'ailleurs, le Pape, §98, sollicite un passage de Matthieu pour éliminer la composante doloriste du christianisme traditionnel. Il cite la phrase de Jésus : « *Vient le Fils de l'homme, mangeant et buvant, et l'on dit : voilà un glouton et un ivrogne.* » Or Matthieu vient de faire dire à Jésus, parlant de Jean le Baptiste : « *Car Jean est venu, ne mangeant ni ne buvant, et ils disent: Il a un démon.* » Ce que veut dire Jésus (selon Matthieu), c'est simplement « Ils ne sont jamais contents, ils n'écoutent pas les prophètes que leur sont envoyés ». Mais en ne gardant que la seconde phrase, François semble critiquer aussi bien

⁷ On appréciera la discrète allusion, presque ironique, à la thèse créationniste du « Dessein conscient ».

⁸ Hans JONAS, *Le concept de Dieu après Auschwitz*, Paris, Pavot-Rivages, 1994.

Jean le Baptiste (qui rejette les plaisirs du monde) que Paul de Tarse (qui ne recommande de s'y adonner que si la mort n'est pas vaincue par la Résurrection du Christ.)

Selon le Pape François, oui, il est bien de venir sur la Terre, et de l'aimer, et d'y tenir, pour boire et pour manger. Son saint patron, François d'Assise, n'exprima-t-il pas pour dernière volonté de goûter une dernière fois la frangipane de « Frère Jacqueline » ?

Et le Pape François d'enfoncer le clou : « *Jésus était loin des philosophies qui dépréciaient le corps, la matière et les choses de ce monde. Cependant, ces dualismes malsains en sont arrivés à avoir une influence importante chez certains penseurs chrétiens au long de l'histoire, et ont défiguré l'Évangile.* » (§98)

C'est le moins qu'on puisse dire ! On peut même se risquer à dire que, de ce dualisme, hérité du mazdéisme au temps de la domination perse sur la formation du judaïsme, et poursuivi par les courants gnostiques et autres paulicianismes des premiers siècles, le christianisme ne s'est jamais complètement dégagé. Qu'au XXI^e siècle un Pape ose dire que ce dualisme, avec le Diable et le Bon Dieu, la Matière et la Lumière, la Pesanteur et la Grâce, etc., a « *défiguré l'Évangile* » n'est pas une mince affaire. Et pas seulement du point de vue théologique, mais culturel. Des (re)convertis Blaise Pascal, Jean Racine ou Simone Weil aux athées militants comme Stéphane Mallarmé, des générations vont se retourner dans les tombes de nos vieux pays catholiques.

Bien entendu, je n'ai pas l'outrecuidance de supposer chez le Pape un biais hérétique inverse, panthéiste ou rousseauiste ! Le Pape François prend bien soin de multiplier les références au *Catéchisme de l'église catholique* (le bilan de Vatican II, achevé sous Jean-Paul II, version définitive en 1997). Il s'appuie en fait surtout sur la pensée néo-aristotélicienne de Thomas d'Aquin, y compris l'intellect agent des philosophes arabes, et plus encore sur la pensée de Theillard de Chardin et de Paul Ricœur, qu'il cite.

Et certes, il y aura d'autres encycliques du Pape François, qui traiteront d'autres aspects de sa foi catholique. Le « focus » sur l'aspect franciscain de l'amour du monde est simplement adapté au sujet : la mobilisation de tous pour sauver la planète de la crise écologique.

Il n'empêche. Cette encyclique sera, est déjà l'encyclique la plus lue par des non-chrétiens, leur seul accès au kérygme catholique. Et ils auront le bonheur de ne pas y retrouver deux grands absents : la Chute et le Péch^e originel (d'où sans doute la faible place accordée à la Rédemption). On a plutôt un « Péch^e continué » : la rupture du triangle Dieu/Nature/ Humanité, qui est ici, dans les deux premiers chapitres, attribuée au consumérisme, à l'individualisme, au profit, aux abus de la propriété privé, au capital, à tout ce que l'église sud-américaine dans ce qu'elle a de meilleur (et qu'il cite) condamne depuis Dom Helder Camara, et que pour simplifier nous appellerons « l'Argent »⁹. Au chapitre suivant, l'accent sera mis sur le technocratisme, la démiurgie humaine devenue folle. En tous cas, il s'agit de perversions datées, déterminées par les organisations sociales successives dont l'Humanité se dote, et non d'une perversité de la matière, du monde, de la chair. La Nature est bonne, c'est la Société qui est mauvaise...

⁹ En fait j'aurais pu l'appeler « Mammon » (« *Nul ne peut servir deux maîtres. Car il s'attachera à l'un, et méprisera l'autre. Vous ne pouvez servir Dieu et Mammon.* », Mt 6, 24), mais tout cela se perd...

C'est un autre visage du christianisme qui apparaît, faiblement représenté dans la Tradition : par St François d'Assise, justement, dont le Pape cite largement le célèbre *Hymne aux créatures* auquel l'encyclique emprunte son titre : « *Laudato sie, mi' Signore, cum tucte le tue creature, spetialmente messor lo frate sole...* » Alors que, pour le courant majoritaire du christianisme latin, comme pour la Gnose, « *Satan est le Prince de ce monde* » (Jn, 12-31, 14-30, etc.) La chair et la matière sont péché, et tentation de péché.

Dès lors, l'Histoire est certes tragique, puisque l'Homme a le pouvoir de faire réussir ou rater la Création par son choix du bien ou du mal. On rejoint d'ailleurs ici l'autre fondement, grec, de notre culture occidentale, et, mot pour mot, le chœur de l'*Antigone* de Sophocle : « *Il est bien des merveilles dans la nature, mais il n'en est pas de plus grande que l'Homme. Il lance ses vaisseaux sur la mer grise, il tourmente sans répit la Terre infatigable avec ses charrues, il a su se faire un gîte l'abritant du gel et de la pluie... À la mort seule il ne saurait échapper, bien qu'il ait su contre les maladies imaginer plus d'un remède. Mais, maitre d'un savoir dont les ressources dépassent toute espérance, il peut prendre la route du Mal comme du Bien* ».

Mais la Création étant par ailleurs un acte de l'amour divin, il semble que l'Humanité aura toujours une nouvelle chance, comme Adam, Seth, Noé, les Hébreux après le Veau d'Or et le monde romain après la mort de Jésus... Sous la plume résolument optimiste de François, même la conférence de Rio apparaît comme un possible nouveau départ pour l'Humanité.

III. Limites de « l'aggiornamento »

Nous venons de mesurer les innovations assez radicales introduites par l'encyclique dans l'herméneutique dominante du catholicisme romain. Toutefois, d'un point de vue pastoral, François ne dit rien qui ne soit déjà admis, au moins dans l'épiscopat latino-américain et dans la Compagnie de Jésus. Depuis Jean-Paul II et la conférence de Rio, l'Église paye régulièrement à l'écologie le tribut accepté par la plupart des politiciens. S'il y a des évolutions dogmatiques, elles n'apparaissent qu'en creux. Il s'agit donc d'une encyclique engagée, mais prudente. D'ailleurs Jorge Mario Bergoglio occupait en Amérique Latine une position de « centre-gauche ». Le Celam : oui, la Théologie de la libération : non. Sinon, il ne serait pas devenu Pape.

Au début des années 1980, Joseph Ratzinger, préfet de la Congrégation pour la doctrine de la foi de Jean-Paul II, condamne la théologie de la Libération. Les plus prestigieux cardinaux du Conseil épiscopal latino-américain, Dom Elder Camara (Recife-Olinda), Arns (Sao Paulo) et Lorscheider (Fortaleza) montent à Rome lui expliquer que les communautés chrétiennes de base (CCB) inspirées par cette théologie sont la dernière chance du catholicisme face à la poussée des pentecôtistes en Amérique Latine. Le futur Benoît XVI fait d'abord machine arrière, puis Jean-Paul II démantèle les archevêchés protégeant la théologie de la Libération. Trente ans après, la victoire des pentecôtistes (pas tous de droite !) est impressionnante et la théologie de la Libération anéantie.

Mais les critiques des conservateurs catholiques contre la théologie de la Libération, réserves partagées par le « centre gauche » du Celam et la direction de la Compagnie de Jésus, n'étaient pas sans fondement. On parlait alors d'« horizontalisme », c'est à dire que cette théologie risquait l'enlisement dans le plan d'immanence, ce qui poussait les CCB à jouer le

rôle d'un parti d'extrême-gauche parmi d'autres. En face, les pentecôtistes offraient directement une perspective transcendante à leurs assemblées de fidèles, par une liturgie exaltante enveloppant leurs prises de position sociales ou politiques : les théologiens de la libération les accusaient de « monophysisme ».

Sommées par Rome de rompre avec leur base politique, les évêques progressistes latino-américains réagirent eux aussi par un « renouveau liturgique »¹⁰, mais il était trop tard. Le pentecôtisme, sans lâcher sa liturgie imbattable (contrairement à celle du protestantisme face à la Contre-réforme), occupait désormais tout les créneaux politiques, y compris protestataires, et le Parti des Travailleurs brésilien comme le Pachakutik des indigènes équatoriens durent apprendre à faire avec. On murmurait que le président Chavez, tout en multipliant les signes de son catholicisme, s'était secrètement converti au pentecôtisme.

L'accession de Jorge Mario Bergoglio à la papauté signifia clairement un retour vers le centre-gauche de la part d'une Église qui mesurait enfin, après le crash de Benoît XVI, le terrain perdu dans l'opinion publique mondiale depuis Vatican II. La question de la « réception » par l'opinion publique est en effet au cœur d'une religion qui vise au « rachat » de toute l'Humanité. Dans les Évangiles, la question « *Qui dit-on que je suis ?* » est sans doute la question la plus fréquemment posée par Jésus à ses disciples, ce qui est normal pour une religion se voulant « le sel de la terre ». Et en 2012 la réponse de la *vox populi* à cette question, relativement aux successeurs de Pierre, n'était pas fameuse.

De fait, le Pape François récupéra en quelques semaines le prestige personnel de Jean XXIII. Mais l'extrême difficulté de Joseph Ratzinger, qui fut pourtant l'adversaire du Celam de la grande époque, à réformer l'Église une fois devenu Pape, souligne combien il est difficile de faire « bouger » ce corps immense. Il était donc inévitable que l'équipe de rédaction de l'encyclique, et le Pape François lui-même, aient dû faire des compromis. Lesquels ne manqueront pas de hérisser ces laïcs, en particulier écologistes, auxquels ici la papauté tend la main. Il faut en parler franchement, pour éviter que la « percée » de *Laudato Si'* chez les femmes et les hommes de bonne volonté ne retombe comme un soufflé.

Ces compromis avec ce qui sera perçu, de l'extérieur, comme les tics cléricaux du dernier tiers du XXe siècle, se manifestent, on pouvait s'y attendre, dans deux domaines. D'abord la difficulté à tenir le cap d'une attitude respectueuse à l'égard de la spiritualité de l'Autre, de son propre accès à la transcendance. Nous avons vu pourtant les efforts extraordinaires de cette encyclique : une telle hauteur ne peut être soutenue sans quelques « trous d'air ».

Et comme au bon vieux temps où « *Aucun fidèle ne voudra nier qu'il appartient au Magistère de l'Église d'interpréter aussi la loi morale naturelle* »¹¹, le repli vers « l'autorité de

¹⁰ On en trouve la trace dans l'importance, qui peut sembler démesurée, des références à Romano Guardini dans les notes de bas de page de l'encyclique (mais je ne prétends pas discuter ici des mérites et des limites de R. Guardini, ce qui serait pourtant nécessaire, tant le Pape François, qui lui a consacré ses travaux de doctorat, lui accorde d'importance.)

¹¹ Selon l'encyclique de Paul VI *Humanae vitae*, 1968, qui poursuit : « *L'Église, rappelant les hommes à l'observation de la loi naturelle, interprétée par sa constante doctrine, enseigne que tout acte matrimonial [il s'agit de l'acte sexuel] doit rester ouvert à la transmission de la vie (...) C'est donc une erreur de penser qu'un acte conjugal rendu volontairement infécond et, par conséquent, intrinsèquement déshonnête, puisse être rendu honnête par l'ensemble d'une vie conjugale féconde.* » (Traduction pour les athées : ce n'est pas parce que vous déjà deux enfants et avez le projet d'en faire

l'Église » va tendre alors à faire ressurgir un totem, devenu dans la seconde partie des pontificats de Paul VI et Jean-Paul II la marque identitaire du catholicisme, au point de faire oublier son discours social : le rejet de la « sexualité désordonnée » (c'est-à-dire : non ordonnée à la procréation). Or, si Saint François d'Assise se permit de partager avec Jacomina Frangipani le goût de sa crème d'amende, il n'est pas reconnu pour avoir partagé les plaisirs de la chair.

Dès le §50, on fronce les sourcils sur la critique (juste) : « *Accuser l'augmentation de la population et non le consumérisme extrême et sélectif de certains est une façon de ne pas affronter les problèmes. On prétend légitimer ainsi le modèle de distribution actuel où une minorité se croit le droit de consommer dans une proportion qu'il serait impossible de généraliser, parce que la planète ne pourrait même pas contenir les déchets d'une telle consommation*¹². En outre, nous savons qu'on gaspille approximativement un tiers des aliments qui sont produits. » C'est ce que, lors du Sommet de la Terre de Rio (1992), j'appelais « l'argument du Capitaine Haddock » : « Il y a trop de monde dans notre vaisseau spatial, ce qui m'interdit de fumer la pipe ? Alors abandonnons la population superflue sur une étoile déserte. »¹³

Certes, l'empreinte écologique du genre humain sera plus facilement et rapidement ramenée à une enveloppe soutenable en réduisant la surconsommation des riches (qui ont déjà moins de deux enfants par femme) qu'en diminuant la progéniture des pauvres. L'empreinte d'un enfant nord-américain étant 150 fois plus grande que celle d'un enfant sahélien, on mesure la faible importance globale du facteur « population » dans la crise écologique mondiale. L'encyclique a donc le courage de recommander la « décroissance » pour les pays les plus développés (§193).

d'autres que vous avez le droit de faire l'amour avec votre conjoint, pour le plaisir ou même par affection, sous préservatif entre deux grossesses.)

Il est important de lire comparativement cette encyclique et *Laudato si'*, pour comprendre les évolutions, les permanences et les blocages. Le style de *Humanae vitae* nous paraît aujourd'hui digne des « fatwa » islamistes, quant à l'arrogance supra-mondaine de ceux qui se proclament docteurs de la Foi et donc docteurs en tout. Elle s'enracine cependant, nous le verrons, dans une critique du prométhéisme, qui se conserve dans *Laudato si'*. Mais elle s'enracine surtout dans la haine dualiste de la sexualité, de la « chair ».

Selon le théologien et professeur à la « catho » de Paris, André Paul (« Tu ne jouiras pas », *Télérama*, 18 mai 2016), cette encyclique, inspirée par l'entourage cracovien du futur Jean-Paul II, s'inscrit par ailleurs dans une longue tradition « anti-chair » et anti-sexe, le sexe étant le symbole de la matière opposée à la lumière divine, selon un dualisme remontant au moins à Philon et Clément d'Alexandrie (les plus philo-agnostiques des maîtres du judaïsme diasporique et du christianisme naissant). La Femme, étant elle-même métonymie du sexe, est du même coup condamnée (André Paul cite sa propre éducation salésienne).

Toutefois, même Karol Wojtyła savait faire la différence entre le sexe et le genre : on l'a surnommé « le Pape qui aimait les femmes ». De même, les hérésies d'influence gnostique (priscillianisme, paulicianisme, catharisme, sans parler des églises réformées calvinistes), tout en prônant ascèse et abstinence et en rejetant la « chair », ont su parfois prôner l'égalité hommes-femmes. Il n'y a pas stricte égalité entre anti-sexualité et anti-féminisme.

¹² On remarque encore une fois la teinte « latino » de l'encyclique. Un anti-nataliste européen aurait écrit : « *ne pourrait même pas offrir les ressources naturelles à une telle consommation.* »

¹³ Voir HERGÉ, *On a marché sur la Lune*, Paris, Casterman, 1954.

Sauf que ce raisonnement globalisant ne vaut pas à l'intérieur même du Sahel, ni lorsque l'on s'intéresse à la situation des familles pauvres. Les rédacteurs de l'encyclique le savent fort bien, et s'en tirent par le charabia de la fin du paragraphe 50, reconnaissant le problème des « surpopulations locales » sans leur proposer de solution (sauf peut-être l'émigration ?)

Le problème, surtout, c'est que l'accès des femmes à la contraception ne se justifie pas d'abord par la lutte contre la faim ou contre l'épuisement des ressources naturelles, ni contre la production de déchets, mais par la dignité et le droit à disposer de leurs corps.

De même, § 75, au cœur du chapitre 2, malgré sa si modeste Introduction et l'abrogation du productivisme de Genèse 1-28, les laïcs et les peuples du tiers monde apprendront, éberlués, que « *La meilleure manière de mettre l'être humain à sa place, et de mettre fin à ses prétentions d'être un dominateur absolu de la terre, c'est de proposer la figure d'un Père créateur et unique maître du monde, parce qu'autrement l'être humain aura toujours tendance à vouloir imposer à la réalité ses propres lois et intérêts.* ». En effet, l'Occident chrétien s'est montré particulièrement peu enclin à la domination absolue de la terre ! Au nom de Dieu-le-Père, naturellement.

Mais le chapitre 3 nous réserve une bien plus mauvaise surprise. Il nous faut d'abord dire un mot de ce chapitre, dont nous n'avons pas encore parlé. Intitulé *La racine humaine de la crise écologique*, il se distingue déjà des autres par la désignation de l'adversaire : non plus tant « l'Argent » que la Technique devenue folle, ce que l'encyclique désigne par « technocratie ».

Précisons bien que, ce faisant, le Pape François se place ici au cœur de l'écologie politique européenne, alors que l'accent mis sur l'Argent et les pauvres l'enracinait encore dans la tradition « chrétienne de gauche » de l'Amérique Latine. Cette critique de la Technique comme fondement de la crise de la civilisation occidentale n'a pas toujours été écologiste. Elle remonte aux années Trente, à Heidegger et Husserl, bien sûr à Guardini, puis à la convergence de la phénoménologie et de l'école de Francfort, aux personalistes et aux existentialistes de gauche, qui vont lui imprimer, avec Mounier, Arendt, Anders, Merleau-Ponty, Marcuse (à qui l'encyclique emprunte « l'homme unidimensionnel », §106), Jonas, Habermas, Ellul, Charbonneau, André Gorz, etc., un progressif tournant écologiste.

La dénonciation de la technique « globalisée », comme dit l'encyclique, c'est à dire ne cherchant plus de sens qu'en elle-même (la « rationalité instrumentale »), est clairement le fond de ce qu'il y a de spécifique dans l'écologie politique des années 1960-70, quand elle devient un combat autonome et non un « front secondaire » de la question sociale. Ce qui lui permet de dénoncer d'un même souffle, du moins jusqu'en 1992, le libéralisme économique et le planisme totalitaire, comme l'encyclique s'en souviendra au chapitre 5 : « *La rationalité instrumentale, qui fait seulement une analyse statique de la réalité en fonction des nécessités du moment, est présente aussi bien quand c'est le marché qui assigne les ressources, que lorsqu'un État planificateur le fait.* » (§195).

Le chapitre 3 s'inscrit absolument dans cette filiation écologiste « classique » : « *Nous ne pouvons pas ignorer que l'énergie nucléaire, la biotechnologie, l'informatique, la connaissance de notre propre ADN et d'autres capacités que nous avons acquises, nous donnent un terrible pouvoir. Mieux, elles donnent à ceux qui ont la connaissance, et surtout le pouvoir économique d'en faire usage, une emprise impressionnante sur l'ensemble de l'humanité et sur le monde entier. Jamais l'humanité n'a eu autant de pouvoir sur elle-même*

et rien ne garantit qu'elle s'en servira toujours bien, surtout si l'on considère la manière dont elle est en train de l'utiliser. » (§ 104)

Soulignons-le encore : conformément à la critique de Husserl à Heidegger, l'encyclique ne s'enlise pas dans un rejet anti-rationnaliste de la technique elle-même. « *La techno-science, bien orientée, non seulement peut produire des choses réellement précieuses pour améliorer la qualité de vie de l'être humain, mais encore est capable de produire du beau et de "projeter" dans le domaine de la beauté l'être humain immergé dans le monde matériel. Ainsi, dans la recherche de la beauté de la part de celui qui produit la technique, et en celui qui contemple cette beauté, se réalise un saut vers une certaine plénitude proprement humaine. » (§103)*

La déviation de la technique en technocratisme n'est rendue possible¹⁴ que par la perte de sens, par l'individualisme forcené que l'encyclique désigne curieusement par « *le relativisme pratique, encore plus dangereux que le relativisme doctrinal. Quand l'être humain se met lui-même au centre, il finit par donner la priorité absolue à ses intérêts de circonstance, et tout le reste devient relatif. » (§122)*

Enfin, la belle figure de Simone Weil « la grande », jamais citée alors que ses écrits inspirent cette encyclique bien plus profondément encore que ceux de Paul Ricœur, montre le lien intime entre la critique de l'Argent et la critique de la Technique, au point d'en faire aujourd'hui une précurseuse de la Décroissance¹⁵.

Bref, où est le problème ?

C'est qu'on revient ainsi, et cette fois non sans raison, à la très vieille critique judéo-chrétienne de la science (au delà du modernisme), à la fameuse histoire de l'Arbre de la connaissance et de la tour de Babel, à la condamnation des tendances prométhéennes de l'Humanité, à un Dieu jaloux des hommes : tradition qui n'a pas grand chose à voir avec la tendance générale de cette encyclique. Et la tentation est forte, en ce point précis, de confondre l'invocation d'un Créateur comme limite à la démiurgie humaine et le repli sectaire vers un catholicisme identitaire, c'est à dire aujourd'hui antiféministe et anti-sexualité.

Dès le §117, on tique au raccourci « *Quand on ne reconnaît pas, dans la réalité même, la valeur d'un pauvre, d'un embryon humain, d'une personne vivant une situation de handicap - pour prendre seulement quelques exemples - on écouterait difficilement les cris de la nature elle-même. Tout est lié. »* Certes, mais tout n'a pas la même dignité ! Pour s'en tenir aux « quelques exemples » : un pauvre, un handicapé, sont pour la pensée d'un laïc moderne les égaux d'un roi, en droits politiques comme, potentiellement, en capacités morales et intellectuelles. Ce n'est pas du tout le cas d'un embryon humain ou d'un batracien, lesquels ne sont eux-mêmes pas équivalents, même si « tout est lié ».

¹⁴ Il y a toutefois un doute sur ce point. §108 le paradigme technocratique semble tellement dominant qu'il n'est plus possible d'en sortir si ce n'est pas une dissidence hippie. Mais peut-être y a-t-il là une maladresse de traduction.

¹⁵ Geneviève AZAM et Françoise VALON, *Simone Weil ou l'expérience de la nécessité*, Neuvy-en-Champagne, Le Passager clandestin, 2016.

Le déraillement intervient exactement à la charnière des §119 et 120. Suivons le pas-à-pas, en quatre temps.

a. *« Si la crise écologique est l'éclosion ou une manifestation extérieure de la crise éthique, culturelle et spirituelle de la modernité, nous ne pouvons pas prétendre soigner notre relation à la nature et à l'environnement sans assainir toutes les relations fondamentales de l'être humain. Quand la pensée chrétienne revendique une valeur particulière pour l'être humain supérieure à celle des autres créatures, cela donne lieu à une valorisation de chaque personne humaine, et entraîne la reconnaissance de l'autre. L'ouverture à un « tu » capable de connaître, d'aimer, et de dialoguer continue d'être la grande noblesse de la personne humaine. »*

Voilà qui est excellent et s'enracine bel et bien dans le meilleur de la philosophie européenne du XXe siècle : *« La subjectivité transcendantale est intersubjectivité »* (Merleau-Ponty).

b. Mais attention : *« C'est pourquoi, pour une relation convenable avec le monde créé, il n'est pas nécessaire d'affaiblir la dimension sociale de l'être humain ni sa dimension transcendante, son ouverture au " Tu " divin. »*

Passes encore (quoique...) : répondant à l'ouverture du Pape François, nous, écologistes agnostiques, acceptons que les chrétiens appellent « ouverture au divin » ce que nous appelons « valeurs » et dont nous reconnaissons qu'elles ne sont pas strictement immanentes (*Et hoc omnes intelligent Deum ?*¹⁶ Pourquoi pas...).

c. *« En effet, on ne peut pas envisager une relation avec l'environnement isolée de la relation avec les autres personnes et avec Dieu. Ce serait un individualisme romantique, déguisé en beauté écologique, et un enfermement asphyxiant dans l'immanence. »*

Ici, rupture flagrante du pacte de lecture initiale ! Comme si Gabriel Péri interpellait Louis Aragon : « Tu ne peux rester dans la Résistance que si tu reconnais que la France est la fille ainée de l'Église. » La tentation est forte de refermer le livre : « Serviteur, Monsieur Bergoglio. Nous autres écologistes-individualistes-romantiques-asphyxiés ne vous avons pas attendu pour défendre l'environnement, dès les années 1960 et même bien avant. A l'époque, ni l'Église ni Dieu n'étaient *on our side*, comme disait Bob Dylan. Nous apprécions les ouvriers de la Onzième heure, mais de grâce, pas au titre d'inspecteurs des travaux finis... »

d. Et aussitôt se dresse, inévitable, le totem identitaire : *« Puisque tout est lié, la défense de la nature n'est pas compatible non plus avec la justification de l'avortement. Un chemin éducatif pour accueillir les personnes faibles de notre entourage, qui parfois dérangent et sont inopportunes, ne semble pas praticable si l'on ne protège pas l'embryon humain, même si sa venue cause de la gêne et des difficultés. »*

C'était bien la peine de définir en « a. » la personne humaine par sa capacité de dialoguer, de dire « Tu » ! La personne n'est pas celle à qui l'on dit « tu », mais celle qui dit « Tu ». Anne Sylvestre fixa en 1974, pour les femmes et les comités d'éthique de la loi Weil, la doctrine féministe, interpersonnaliste, de l'avortement :

¹⁶ « Et cela, tous l'appellent Dieu » (Thomas d'Aquin), très célèbre exemple de « réalisme du concept », critiqué par le nominalisme.

*Non non tu n'as pas de nom
 Non tu n'as pas d'existence
 Tu n'es que ce qu'on en pense
 Oh non tu n'es pas un être
 Tu le deviendrais peut-être
 Si je te donnais asile*

N'en déplaise à la seule grande institution qui ne reconnaît pas encore l'égalité des femmes et des hommes, la plupart des femmes avortent ou non en pleine responsabilité, placées brutalement dans la situation où leur capacité de donner la vie à un nouvel humain, de virtuelle devient actuelle, dans une réflexion d'amour par rapport à leur compagnon ou compagne, au père biologique, à leur possibilité réelle de donner à l'éventuel nouveau-né une existence digne de personne humaine¹⁷. Et si elles y renoncent

*Oh ce n'est pas une fête
 C'est plutôt une défaite*
 et certes pas un choix de confort...

L'idée qu'il n'est pas « *praticable* » pour une femme de militer jour et nuit dans les associations d'aide aux migrants et aux réfugiés syriens, tout en acceptant la contraception et l'avortement, est tout simplement... indigne.

Quant au respect dû à l'embryon humain, et quoi qu'en dise le §136, les députés européens verts et démocrates-chrétiens ont appris depuis longtemps à rédiger des textes communs contre la manipulation des « embryons humains vivants » – et même des cellules souches embryonnaires — sans pour autant en faire des « personnes », ni condamner l'avortement.

Féministes, écologistes et altermondialistes se sont pourtant abstenus de rejeter l'encyclique pour ces quelques lignes malheureuses. Depuis longtemps, les militantes (y compris chrétiennes) supportent avec philosophie l'impossibilité de « discuter de certaines choses avec les prêtres », toutes tendances confondues. En 1984, les femmes du diocèse de Dom Helder Camara à Recife-Olinda m'expliquaient : « *Ils ont leur théologie de la libération, nous avons notre théologie de la contraception. Dieu nous a donné l'utérus pour avoir des enfants, et le cerveau pour ne pas en avoir.* ». Un mois plus tard, discutant dans la lointaine banlieue de Sao Paulo avec un prêtre de la théologie de la libération, j'eus l'impression de converser depuis deux heures avec un saint. Mais lorsque, avant de prendre congé, je lui posais la question du féminisme, il me répondit en souriant « *En ce qui concerne l'ordination des femmes, nous ne voulons pas faire de nouveaux clercs. Et en ce qui concerne l'avortement : nous considérons que la personne humaine existe dès la conception.* »

Manière de ne pas relancer l'entretien sur un terrain qu'il n'entendait pas défendre... et enfermement dans un cercle vicieux. La vision catholique des droits de la personne féminine ne peut évoluer, puisqu'on refuse aux femmes, ayant une expérience véritable de la sexualité et de la procréation dans toutes leurs dimensions, d'investir les lieux où se définit cette

¹⁷ Voir le beau livre de la féministe et écologiste Francine COMTE, *Jocaste délivrée*, Paris, La Découverte, 1991.

vision¹⁸. L'aggiornamento féministe de l'Église sera donc beaucoup plus difficile que l'aggiornamento écologiste, bien que le féminisme soit aux yeux des Verts une valeur essentielle de l'écologie politique.

V. Vers une spiritualité agnostique.

Paradoxalement, je l'ai dit, c'est quand le Pape François s'efforce de construire un écologisme chrétien qu'il est le plus intéressant pour les écologistes agnostiques. Il réfléchit avec eux sur ce que pourrait être les fondements d'une éthique écologiste, selon un principe d'économie : « aussi immanente que possible, aussi transcendante que nécessaire ».

Pour le christianisme traditionnel, c'est le Jugement dernier, la récompense ou le châtimeut des âmes dans la Vie éternelle, qui font barrage à ce que le Pape François appelle « relativisme pratique », ce qu'on appelle plus communément l'individualisme forcené, lequel justifie tous les crimes des puissants et l'indifférence des autres (« Après moi, le déluge »). Cet argument a ses lettres de noblesses dans les évangiles : c'est la parabole du mauvais riche et du pauvre Lazare.

Malheureusement, rappelait Dostoïevsky à la suite de Paul de Tarse : « *Si Dieu n'existe pas, alors tout est permis* ». Or les écologistes historiques sont principalement athées ou agnostiques : ils ont d'autres raisons de respecter la nature et la dignité humaine. Certes ils ne savent pas bien formuler pourquoi « tout n'est pas permis », et posent ces principes comme des « impératifs catégoriques » se passant de justification. On parle alors de « transcendance ».

La question des valeurs transcendantes athées n'est pas nouvelle. Le devoir, l'honneur, l'amour de la patrie, de l'humanité, de la classe ouvrière, ont justifié au long des siècles d'immenses sacrifices. La question écologique (qui a déjà ses martyres) pose cependant de façon renouvelée la distinction entre « immanence » (ce qui reste dedans) et « transcendance » (ce sort en escaladant). Car si « tout est lié », le plan d'immanence se prolonge indéfiniment, sans qu'on rencontre vraiment un « dehors ».

Exemple. Si l'on s'en tient au monde de affaires et du commerce, l'honnêteté apparaît comme une valeur immanente, car le système s'écroulerait si « tout était permis », mais la générosité apparaît comme optionnelle, « transcendante ». Cependant l'immanence de la vertu d'honnêteté ne suffit pas à la garantir dans chaque agent économique. Elle est supposée, de manière transcendante, sous le nom de « bonne foi », de « confiance » (d'où le nom de « monnaie fiduciaire » pour l'argent-papier). L'État, transcendant le monde des affaires, viendra enfin suppléer à la bonne foi par ses règles prudentielles, son code civil, son code pénal.

Élargissons à l'intérêt de la société tout entière. La « générosité », la solidarité, deviennent alors des valeurs immanentes à l'intérêt « bien compris » de la société prise comme un tout.

¹⁸ Comme le reconnaît Paul VI au début de l'encyclique *Humanae vitae*, sa position est une reprise en main, en contradiction avec la position plus ouverte de la commission réunie pour la préparer, et qui comprenait des femmes.

L'anthropologue Karl Polanyi a montré que la socialisation des activités individuelles pouvait passer par : la réciprocité, la répartition ou l'échange. Des trois, la réciprocité est la plus générale et la plus primitive. Elle repose sur un enchâssement (*embedment*) des rapports économiques dans la culture sociale. Générosité et solidarité sont la forme transcendante *pour l'individu* d'une valeur immanente *pour la société* : la réciprocité.

Le romancier agnostique André Malraux, qui parcourut les situations extrêmes du premier XXe siècle, celui des guerres et des révolutions, a particulièrement exploré cette dialectique, qui n'est pas une simple dualité « transcendance pour l'individu – immanence pour le tout ». On peut mourir dans la Guerre d'Espagne en se jetant en automobile contre un canon fasciste, afin que les enfants du village aient une vie plus digne. Dans *La Condition humaine*, il écrit d'un militant communiste chinois : « *Qu'eût valu une vie pour laquelle il n'eût pas accepté de mourir ?* », ce qui reste encore, à la rigueur, dans le plan d'immanence. Mais la célèbre dernière scène, le « don du cyanure »¹⁹, peut difficilement être rapportée à une valeur immanente.

Et si nous élargissons encore le Tout pour y inclure la Nature, les valeurs immanentes vont occuper tout l'espace des comportements « justifiés », à condition que nous acceptions de penser du point de vue du Tout, au delà même de l'Humanité toute entière. « *Penser comme une montagne* » : telle est la recommandation de l'un des pères de l'écologie, Aldo Léopold.²⁰ Il précise : « *Une chose est juste lorsqu'elle tend à préserver l'intégrité, la stabilité et la beauté de la communauté biotique. Elle est injuste lorsqu'elle tend à l'inverse.* » Coup de pouce usuel aux écologistes cherchant à promouvoir des valeurs transcendantes en les présentant comme immanentes. Car, là encore, pour un individu, en quoi est-ce « juste », sinon par une transcendance de son intérêt particulier ? « La stabilité et la beauté de la communauté biotique » jouent ici le rôle de la vie éternelle dans la parabole du mauvais riche et du pauvre Lazare.

Repartons dans l'autre sens. Pour Aldo Léopold, l'écologie, qui exige de « penser comme une montagne », est incompatible avec la pensée judéo-chrétienne, celle de Genèse 1, 28 : « *L'écologie n'arrive à rien parce qu'elle est incompatible avec notre idée abrahamique de la terre [nous avons vu que la Bible tient le même langage à Adam ou à Noé qu'à Abraham.] Nous abusons de la terre parce que nous la considérons comme une commodité qui nous appartient. Si nous la considérons au contraire comme une communauté à laquelle nous appartenons, nous pouvons commencer à l'utiliser avec amour et respect. Il n'y a pas d'autre moyen si nous voulons que la terre survive à l'impact de l'homme mécanisé, et si nous voulons engranger la moisson esthétique qu'elle est capable d'offrir à la culture.* »

Et certes, du point de vue des Hébreux, peuple de bergers crapahutant à travers les rochers, les monts et les canyons de la Syrie-Palestine, la montagne est « incommode ». Même lorsque, dans le deutéro-Isaïe, la pensée juive bascule de l'idée d'un dieu national à celle d'un Dieu unique, créateur universel et miséricordieux, elle ne saurait promettre à l'Humanité plus doux paradis que celui où « *les montagnes seront aplanies et les vallées comblées* »... ce qui nous

¹⁹ En 1927, à Shanghai, le Guomindang se retourne contre le Parti communiste chinois. Les militants communistes, arrêtés, vont être torturés et brûlés vifs dans la chaudière d'une locomotive. Quelques dirigeants communistes ont une capsule de cyanure. L'un d'eux, Katow, abandonne la sienne à un autre prisonnier qui gémit, moins courageux que lui. Geste qui, du point de vue de la classe ouvrière, ou de l'humanité, ne présente aucun « intérêt » immanent, mais « magnifie » la condition humaine.

²⁰ Aldo LEOPOLD, *Almanach d'un comté de sables*, 1949, trad. française Paris, Flammarion, 2000.

apparaît aujourd'hui criminel ! Et pas seulement pour Aldo Leopold ou des écologistes « profonds » à la Sierra Club. Mais pour des centaines de millions de touristes, prêts à économiser pendant des années, pour découvrir le Grand Canyon du Colorado ou les chutes Victoria, ou gravir le Mont Fuji : non parce qu'ils « pensent comme un canyon » mais parce qu'ils sont sensibles à la beauté, et pensent qu'il n'y a rien de plus beau sur la Terre, et qu'on ne saurait la quitter avant d'avoir vu ça. Et je ne parle même pas de l'intérêt encore plus corporatiste des agences de voyage et *tour operators*. Le sacré peut être protégé par les sens des affaires, dès lors que l'esthétique et la générosité, valeurs transcendantes, sont suffisamment répandues pour s'inscrire dans la « logique du système ».

Les notions de transcendance et d'immanence sont donc plus mêlées qu'elles n'en ont l'air. Nous venons de voir que c'est d'abord, comme leur nom l'indique, une question d'échelle, de portée, de frontière. Dans l'écologie, la transcendance apparaît ainsi comme un « point de fuite », à l'horizon du plan d'immanence. Pourtant, la justice écologique demeure une valeur transcendante, du point de vue de l'individu.

On peut dire aussi que : transcendantes sont les valeurs qui apparaissent à l'individu quand il pense « selon l'esprit », et non selon son moi, son intérêt même « bien compris », c'est à dire quand il se met à la place de l'Autre (l'autre promis des douleurs, ou la montagne). En ce sens, on peut parler ici de « spiritualité ». Les éthologues appellent précisément « théorie de l'esprit » cette capacité de certains animaux à se représenter avec empathie le point de vue de l'autre, comme ces singes supérieurs qui ont, comme beaucoup d'animaux, le sentiment de la justice, mais au point de refuser une récompense si ceux de la cage voisine en sont privés injustement. La transcendance aussi est un produit de l'évolution, sélectionnée par les nécessités immanentes des communautés biotiques.

Je ne décevrai personne en annonçant que, au chapitre 6 intitulé *Éducation et spiritualité écologique*, le Pape François appelle « Dieu » ce point de fuite, cet horizon. Le chapitre 6 de conclusion est un message pastoral, à nouveau adressé explicitement aux seuls chrétiens. L'encyclique se conclut ainsi comme ces rencontres brésiliennes de sans-terres ou de sans-logis, organisées par un prêtre militant, qui commencent comme un meeting, avec exposés d'amertume, dénonciations des puissants et consignes pour les prochaines « occupations », et se terminent par une célébration eucharistique auxquels les incroyants se sentent tenus de rester, un peu gênés mais pas si mécontents.

Rappelons-nous : au chapitre précédent, le Pape n'a pas hésité à écrire (§199) : « *Les principes éthiques que la raison est capable de percevoir peuvent réapparaître toujours de manière différente et être exprimés dans des langages divers, y compris religieux.* » La religion et sa transcendance, comme version historicisée de la raison immanente ? C'est un peu le message transmis à Thomas d'Aquin par les philosophes arabes, qui, récupérant les manuscrits antiques dont les théologiens de Byzance n'avaient que faire, ont su opérer la synthèse entre Platon et Aristote, entre la foi et la raison, entre langage pour les masses et langage pour les sages...²¹

Reprenant dans son chapitre le plus pastoral la double critique de l'Argent et de la Technique, le Pape va à l'essentiel : la quête du sens. Pourquoi, même si la raison nous dit qu'au vrai, ce serait mieux pour la communauté humaine et les écosystèmes d'agir de telle ou telle manière, nous sentirions tenus d'agir ainsi, « *et moi particulièrement* », comme disait Dostoïevski ?

²¹ Ali BENMAKHOULOUF, *Pourquoi lire les philosophes arabes ?*, Paris, Albin Michel, 2015.

Pourquoi agir ainsi « a de la valeur », en vaut la peine, donne un « sens » à notre vie ? Une question qu'il avait posée dans le chapitre sur l'écologie intégrale, aux points où l'éthique écologiste bascule à l'horizon du plan d'immanence : la valeur d'existence et la solidarité intergénérationnelle. « *Quand nous nous interrogeons sur le monde que nous voulons laisser, nous parlons surtout de son orientation générale, de son sens, de ses valeurs. Si cette question de fond n'est pas prise en compte, je ne crois pas que nos préoccupations écologiques puissent obtenir des effets significatifs. Mais si cette question est posée avec courage, elle nous conduit inexorablement à d'autres interrogations très directes : pour quoi passons-nous en ce monde, pour quoi venons-nous à cette vie, pour quoi travaillons-nous et luttons-nous, pour quoi cette terre a-t-elle besoin de nous ? C'est pourquoi, il ne suffit plus de dire que nous devons nous préoccuper des générations futures. Il est nécessaire de réaliser que ce qui est en jeu, c'est notre propre dignité. Nous sommes, nous-mêmes, les premiers à avoir intérêt à laisser une planète habitable à l'humanité qui nous succédera. C'est un drame pour nous-mêmes, parce que cela met en crise le sens de notre propre passage sur cette terre.* » (§160)

Notez que le traducteur français distingue bien « pourquoi » (pour quelle raison) et « pour quoi », c'est à dire « pour faire quoi » !

Le « pour quoi » de la valeur d'existence est fondée sur l'esthétique. Il était inévitable que François fasse ici référence à la poésie mystique, qu'il invoque le soufisme et Saint Jean de la Croix. Pour François, la beauté des créatures, que nous devons protéger, est « pour » manifester la « gloire » de Dieu (au sens de « présence », « aura »). L'agnostique objecte que « *La rose est sans pourquoi* », puis se souvient que ce vers est d'Angélus Silesius, mystique allemand franciscain et jésuite (tiens, tiens). Le maximum de mysticisme : le maximum de matérialisme orphique²². Ici peut-être la quête du sens des écologistes et celle des religieux se confondent le plus parfaitement, dans le silence de Wittgenstein.

De l'esthétique on passe à l'éthique. « *C'est le visage de l'autre qui me dit : Tu ne tueras point.* », écrit Levinas. Nous sommes tissus de relations, dit l'encyclique : Dieu, l'Homme et la Nature sont relations et relations de relations. L'encyclique revisite le dogme de la Trinité à partir de ce triangle, et la reconnaît en toute créature, sans trop insister sur la portée ontologique et théologique de cette remarque, que partageront tous les matérialistes après Hegel. Les écologistes sauront donc faire leur profit, comme Lénine le fit de la lecture de Hegel en « grattant son vernis idéaliste », d'un paragraphe comme celui-ci :

« *Les Personnes divines sont des relations subsistantes²³, et le monde, créé selon le modèle divin, est un tissu de relations. Les créatures tendent vers Dieu, et c'est le propre de tout être*

²² Voir mon essai (en chantier) *Ressusciter quand même. Le matérialisme orphique de Stéphane Mallarmé*, <http://lipietz.net/spip.php?article1642>

²³ Formule de Thomas d'Aquin. « Subsistant » est un mot latin construit comme le grec « hypostase », pas très loin non plus de « subjectivisé » (quoique la statique soit moins dynamique que le jet...). En grec les personnes de la Trinité sont appelées « hypostases ». Ce sont donc des « personnifications » de la relation (en l'occurrence : d'amour), ou d'un pôle de la relation. Cette idée géniale a bien sûr quelques antécédents dans la pensée grecque antique (Aristote pour la relation, les néo-platoniciens comme Philon pour la personnification), mais sera surtout développée par Hegel, Marx, Lacan, la linguistique, etc. Cette potentielle filiation était d'emblée prise en compte par Maxime le Confesseur (VIIe siècle) : « *Le Père est la pensée, le Fils est le langage, le Saint-Esprit est la parole.* »

vivant de tendre à son tour vers autre chose, de telle manière qu'au sein de l'univers nous pouvons trouver d'innombrables relations constantes qui s'entrelacent secrètement. Cela nous invite non seulement à admirer les connexions multiples qui existent entre les créatures, mais encore à découvrir une clé de notre propre épanouissement. En effet, plus la personne humaine grandit, plus elle mûrit et plus elle se sanctifie à mesure qu'elle entre en relation, quand elle sort d'elle-même pour vivre en communion avec Dieu, avec les autres et avec toutes les créatures. Elle assume ainsi dans sa propre existence ce dynamisme trinitaire que Dieu a imprimé en elle depuis sa création. Tout est lié, et cela nous invite à mûrir une spiritualité de la solidarité globale qui jaillit du mystère de la Trinité. »

Depuis plusieurs pages l'encyclique s'est clairement engagée dans un style pastoral, faisant l'éloge d'une écologie de la bienveillance et du bien commun. Ici, le Pape s'appuie sur ... Ste Thérèse de Lisieux, la « petite Ste Thérèse », par opposition à celle d'Avila, l'amie de Saint Jean de la Croix. Puis on repart vers le culte marial et on conclut par deux prières. L'agnostique que je suis se retire sur la pointe des pieds, avec une discrétion bienveillante.

Qu'il me soit permis pour conclure et, en remerciement de cette éminente contribution de la communauté chrétienne au salut de notre planète, d'évoquer pour vous l'Énigme suivante, rapportée par Aristote²⁴, à propos de la mort d'Homère.

Homère, se promenant sur la plage de Ios, avisa des pêcheurs en train de s'épouiller. « La pêche a été bonne ? » demanda-t-il. Ils lui répondirent : « *Ce que nous avons pris, nous l'avons laissé sur place, ce que nous n'avons pas pris, nous l'emportons avec nous.* » Incapable de résoudre l'énigme, Homère en mourut d'abattement.

La solution habituelle des Grecs était : les poux ! Mais un poète yougoslave me fit observer que cette réponse triviale ne convenait pas pour célébrer la mort d'Homère. Il me proposa sa réponse : « les bien matériels », que je traduirais par « les richesses de la Nature ». Celles que nous aurons accaparées, nous n'en emporterons rien dans la nuit du tombeau, celles que nous aurons respectées survivront à notre mort, et notre respect résonnera dans la mémoire du monde, et nous rendra, en ce sens, immortels....

Il me semble qu'ainsi interprétée, la vieille sagesse grecque n'est pas si éloignée de la réponse que cherchent en commun les écologistes agnostiques et le Pape François.

²⁴ ARISTOTE, *Sur les poètes*, fr 8. Giorgio COLLI (*La sagesse grecque*, Paris, éd. de L'Éclat, 1990) en retrouve la trace chez Héraclite, ce qui témoigne de son antiquité.